

Babil

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 37

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176707>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

que les marchandises qui passent de Suisse en Italie et vice-versa, tous passages actuels réunis, ne suffiraient pas pour alimenter une ligne, et, de plus, bon nombre des objets en transit ne sont pas de nature à être transportés par des chemins de fer. Comme le Gotthard n'offre aucune circulation entre villes et villages, il n'a, comme toute autre ligne analogue, aucune chance de couvrir même ses frais d'exploitation.

Le Conseil d'Etat du canton de Vaud publiera désormais, dans la *Feuille des Avis officiels*, les places mises au concours par la *Feuille fédérale*, lorsque cela intéressera les Vaudois.

J. Z.

Babil.

C'est avec vous, lecteurs de la campagne, que je désire causer aujourd'hui. Maintenant que vos plus grands travaux des champs sont terminés, que vous avez récolté vos foins et vos blés, vous pouvez bien m'accorder quelques instants.

Vous avez bien compté vos gerbes, n'est-ce pas ? elles sont entassées avec symétrie sous vos toits, et quand viendra l'automne, vous les lancerez avec joie sur le plancher de la grange pour les battre ensuite à coups redoublés de fléau.

Oh ! vous avez une belle année, avouez-le ; je vous défie de venir, comme d'habitude, nous prêcher misère, car on dit que vous avez récolté autant de blé que les Egyptiens avant les sept années de famine. Et cependant vous allez passer la racloire sur le quarteron avec autant de scrupule qu'en temps de disette, vous allez contempler les cases de vos greniers remplies jusqu'aux bords avec ce regard où se peint l'espoir de réaliser de belles sommes au marché. Oui, le marché, c'est votre triomphe, c'est là que, appuyés sur vos sacs comme l'*Helvétie* sur l'écusson fédéral, vous regardez avec fierté ces pauvres citadins qui vont timidement vous demander vos prix. Oui, nous reconnaissons que là vous êtes nos maîtres, et non-seulement avec le blé, mais avec bien d'autres denrées. Vous nous vendez vos poires, vos pommes, vos haricots, etc., au poids de l'or ; vous savez que nous en avons besoin et que nous devons accepter bon gré mal gré les conditions que vous nous faites. Vous répétez que sans le cultivateur nous mourrions de faim, que ce sont vos bras robustes, vos charrues, vos bèches qui pourvoient à notre subsistance ; c'est vrai, vos pommes de terre, vos légumes sont excellents, vos fruits sont succulents et dorés ; mais nos petits écus, comment les trouvez-vous ?...

Nous n'avons cependant pas l'intention de vous adresser ici de graves reproches, car malgré ces détails du marché, nous restons bons amis. Nous aimons, croyez-le, vous voir arriver le samedi avec ces chars chargés de fruits où vos jeunes filles sont assises comme la déesse Pomone sur le char de l'automne. Nous aimons voir vos chevaux au large poitrail traîner les richesses de l'année et creuser le sol, de leurs pieds impatientés, à leur arrivée sur la Riponne. Oui, nous aimons voir prospérer le sort des cultivateurs et nous ne dirons pas :

quand Lausanne a diné la campagne n'a pas faim. Nous avons bien eu ensemble, à l'occasion de ces malheureux chemins de fer, une brouille qui aurait pu vous faire supposer que c'était là notre raisonnement, alors que nous demandions de devenir « tête de ligne » et que vous vouliez absolument faire aboutir un bout de rail vers chacun de vos villages. Mais oublions maintenant nos petites rancunes et prions plutôt en commun pour l'objet de nos dissensions, car vous savez combien il est malade.

Et d'ailleurs, chers amis de la campagne, ne dites pas que Lausanne accapare tout, car le bonheur et l'aisance vous jettent de doux et fréquents sourires. Nous avons pu souvent nous en convaincre en allant vous faire visite dans vos fêtes champêtres, dans ces occasions où vous mettez tout par écuelles, où vos tables sont chargées à la fois de magnifiques jambons, de gros pains de ménage, de gauffres, de beignets, de thé, de café, de miel, etc., et où vous nous dites de si bon cœur : « Ne vous gênez pas, il y en a assez ! » La toilette de vos filles ne le cède en rien à celle de la ville, vous ne riez déjà plus des crinolines, et, le dimanche, la grisette et la milaine font place aux habits de drap. Nous en sommes charmés, car cela établit nécessairement un échange réciproque des produits de la campagne et de ceux de la ville, qui contribue au profit de tous et où nous pouvons, permettez-moi de vous le dire tout bas en terminant, ressaisir quelques-uns de nos petits écus du marché.

L. M.

Coqs et poules.

Le problème d'avoir des coqs ou des poules à volonté paraît résolu.

D'après un rapport adressé à l'Académie des sciences, par M. Genin, il y aurait un moyen de reconnaître parmi les œufs ceux qui doivent produire des coqs et ceux qui produisent des poules.

L'auteur du rapport, après avoir cherché longtemps la solution du problème, n'est sorti de l'incertitude qu'en partant de ce fait anatomique démontré, que les os de la femme sont plus lisses et plus nets que ceux de l'homme.

Appliquant ce point de comparaison aux œufs d'ovipares, il peut, après trois années d'expérience, affirmer :

1° Que tous les œufs contenant les germes mâles portent des rides sur le plus petit bout ;

2° Que les œufs femelles sont également lisses aux deux extrémités.

Si l'expérience vient à confirmer ces faits, ce serait pour l'économie domestique une découverte des plus utiles, quand on considère surtout que presque tous les propriétaires de poulaillers se divisent en deux classes, ceux qui ne veulent que des œufs femelles, afin d'élever les poules et d'en vendre les œufs ; et ceux qui ne veulent que des mâles pour les livrer au commerce à l'état de poulets ou de chapons.

Pour la rédaction : H. RENOU. L. MONNET.